



Culture & Savoirs

LA CHRONIQUE THÉÂTRE DE JEAN- PIERRE LÉONARDINI



Joël Lumien

Basquiat servi sur un plateau

La vie brève et l'œuvre dense de Jean-Michel Basquiat (1960-1988), archange fugitif foudroyé par la drogue, né à Brooklyn d'une mère portoricaine et d'un père haïtien, ne cessent de subjuguier à juste titre. En 1996, dans un film de Julian Schnabel, l'acteur Jeffrey Wright lui prêtait son visage, David Bowie jouant Andy Warhol. À la Fondation Louis-Vuitton (jusqu'au 29 janvier), sont montrés de Basquiat des tableaux fascinants, comme engendrés dans une sorte de fureur organique, tandis que sur scène *Laëtitia* Guédon (qui dirige depuis mai 2016 les Plateaux sauvages dans le 20^e arrondissement) présente à Paris *Samo, a tribute to Basquiat*, qu'elle créait en février-mars 2017 à la Comédie de Caen (1). C'est d'entrée de jeu un choc émotionnel d'ordre visuel et acoustique auquel incite la partition verbale violemment lyrique

La musique rejoint l'obsession littéralement auriculaire de Koffi Kwahulé.

de l'auteur, Koffi Kwahulé, à la scansion percussive, hardiment jazzée, semée de « riffs » langagiers (autrement dit ostinato). Et puis, c'est valeureusement joué staccato (en « pi-qué ») par un double Basquiat ; le comédien Johann Pisiou à la plastique impeccable, qui

boxe intrépidement les mots, et le danseur-chorégraphe Willy Pierre-Joseph, rappeur d'excellence archi-souple, qui cultive le hip-hop jusqu'au bout du petit doigt.

Est capital le rapport au père sévère, qu'Ériq Ebouaney dote d'une majesté quasi biblique. C'est au jeune Samo (c'est-à-dire SAME Old shit - C'est la même vieille merde), pseudonyme choisi par l'adolescent génial bouillant d'impatience, que s'attache la pièce, juste avant la rencontre dynamisante avec Andy Warhol. Admirables sont au micro les dialogues du père et du fils, jusqu'à la gloire de celui-ci qui rend si fier son géniteur, ce qui se traduit par une accolade de sublime pudeur. Ce père, Basquiat le trouvait ressemblant à Charlie Parker. La musique alors rejoint l'obsession littéralement auriculaire de Koffi Kwahulé, que la mise en scène de Laëtitia Guédon épouse à merveille par le truchement de Nicolas Baudino, virtuose « souffleur » (clarinette et saxophone) qui signe avec le compositeur Blade MC/AlimBaye une musique infiniment prégnante, en même temps que, sur l'écran vidéo vertical, grâce à Benoît Lahoz, des visages se fondent les uns dans les autres. Au théâtre, c'est souvent vu, sitôt oublié. Avec *Samo, a tribute to Basquiat*, pas de risque, c'est le contraire, car rarement est atteinte sur le plateau une telle intensité dans la pulsation, ce que Basquiat nommait le beat. ●

(1) Dans la salle Copi du Théâtre de la Tempête (www.la-tempete.fr) jusqu'au 2 février.